

Plaidoyer pour l'usine

Shelley Rabinovitch

Number 19, Spring 1983

Le patrimoine industriel

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18468ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rabinovitch, S. (1983). Plaidoyer pour l'usine. *Continuité*, (19), 10–13.

PLAIDOYER POUR L'USINE

par Shelley Rabinovitch, historienne de l'architecture



Ce hangar d'usine désaffectée, au Parc de l'artillerie à Québec, où les hautes fenêtres *clerestory monitor* soulèvent la section centrale du toit, n'est pas sans rappeler les modèles anglais, quoique avec quelques variantes.

François Lachap

L'opinion généralement admise veut qu'une oeuvre d'art doit *représenter*: pour la plupart des gens, les qualités esthétiques se subordonnent au caractère monumental (expression de la grandeur et de la majesté). Le centre usinier du Creusot-Montceau-les-Mines, monumental dans son développement spatial, pourrait servir d'antithèse formelle à la cathédrale Notre-Dame de Paris. Il serait injuste de les comparer du point de vue de leur valeur symbolique respective: ce n'est guère la fonction sacrée d'un bâtiment qui devrait lui assurer son statut de monument historique pas plus que la fonction industrielle de l'usine métallurgique du Creusot ne devrait l'exclure d'un répertoire des biens culturels. En architecture, les jugements de valeur ne devraient intervenir qu'après l'analyse des significations. Le monument se révèle par ce qu'il exprime et cette expression provient d'une lecture suscitée par des associations d'idées qui informent et qui s'émeuvent, lui donnant ainsi un sens. C'est en vertu d'une telle analyse, en art et en architecture, que l'héritage industriel mérite autant le droit à la critique esthétique que tout autre élément de l'environnement bâti.

LA FONCTION UTILITAIRE

Ceci dit, on doit néanmoins constater que l'image de l'usine subit le préjugé de la fonction dite *utilitaire*. En effet, un obstacle psychologique empêche la conservation d'un tel édifice qui devient inutile sitôt désaffecté. En soi, les connotations du mot *utilitaire* impliquaient l'exiguïté du cadre de travail (par l'entassement des travailleurs et des machines), la promiscuité (vu la densité humaine), un système d'hygiène lamentable (température variable ou, le plus souvent, insupportable par la chaleur des moteurs à la vapeur, un éclairage à peine suffisant, installations sanitaires rudimentaires), une sécurité douteuse pour les ouvriers, ainsi que des luttes sociales particulièrement importantes au XIX^e siècle.

La conservation du patrimoine industriel se heurte à cet obstacle premier avant qu'on puisse aborder la beauté de son architecture et révéler ses significations. Car ce qui ajoute

aux difficultés de sa valorisation, c'est la démarche traditionnelle selon laquelle la reconnaissance du monument historique se décide lorsque sa fonction est solidement illustrée par son histoire. Cette forme de reconnaissance impose à l'objet bâti d'acquiescer une valeur en tant que monument historique. Afin de constituer un patrimoine architectural qui témoigne d'une suprématie nationale et historiciste, il a fallu sélectionner les monuments et, par exemple, isoler ceux qui sont dotés de valeurs éternelles comme les bâtiments religieux (ceux-ci étant d'après ces critères reconnus comme extraordinaires).

L'ARCHÉOLOGIE INDUSTRIELLE

La naissance et la diffusion de l'*archéologie industrielle* ont fait émerger la notion que les objets liés à l'industrie du passé avaient une valeur archéologique. Selon Kenneth Hudson: «*Industrial archeology is the discovery, recording and study of the physical remains of yesterday's industries and communications*» (p.21).

La tranche temporelle couverte par l'archéologie industrielle est celle de la *Révolution industrielle*, qualifiée par des développements socio-économiques tels qu'observés par Engels d'une part et les bouleversements socio-politiques décrits par les concepts marxistes d'autre part. Mais cette délimitation chronologique pose un problème. Elle suggère une rupture avec les périodes antérieures et postérieures à une telle *révolution* en définissant les premières comme stagnantes et les suivantes comme moins mouvementées, ce qui est manifestement illusoire. Notre point de vue n'est pas aussi déterministe; nous n'essayons guère de situer les origines d'une *Révolution industrielle* pour établir les causes de ce mouvement, pas plus que ne nous intéresse l'étiquetage des objets architecturaux de l'industrie d'aujourd'hui tombés en désuétude. Il suffit de reconnaître que pendant une période donnée, il y a eu une expansion importante et plus rapide qu'auparavant, surtout dans le domaine de l'innovation technique.

Peu importe le débat sur les causes ou sur les effets de la *Révolution in-*

dustrielle, on doit constater que, compte tenu d'une accélération sur le plan économique, il y avait un besoin social qui a été ressenti à cause des contraintes technologiques. Pour se mériter le titre d'*industrielle*, cette époque a dû exploiter une matière-première et la transformer ensuite pour alimenter la consommation de la société. Mais ce qualificatif ne suffit pas pour distinguer l'industrie de l'agriculture: il faut ajouter obligatoirement l'utilisation de la machine et invoquer le nombre d'employés afin de constituer cette notion d'industrie. L'accélération et la croissance de l'industrie ont nécessairement marqué les formes d'architecture.

Ces dernières années, s'est manifesté un vif intérêt envers les vestiges du patrimoine industriel qui s'est étendu aussi à l'inventaire de machines, de produits et des bâtiments qui les ont abrités. Ces derniers ont même été l'objet d'une découverte spectaculaire: l'archéologie industrielle dévoile peu à peu les programmes et les formes de cette architecture.

Les catégories industrielles comprennent a priori les matières premières, soit de nature organique, animale ou végétale, donc en mesure de se reproduire et de se multiplier, soit de nature minérale ou inorganique, incapable de se renouveler; en second lieu, la production d'énergie; et enfin, les voies de transport et de communication. Chaque groupe compte une typologie exhaustive: chevalements des bassins miniers et cookeries, filatures et moulins, manufactures, pulperies, hauts fourneaux, brasseries, centrales hydrauliques, électriques et nucléaires, gares ferroviaires et maritimes, ponts et chaussées et enfin, entrepôts (lieu de dépôt de la matière première ou du produit final, entre chaque point de transit et jusqu'à la destination définitive).

La définition de l'archéologie industrielle proposée par Michael Rix dans son article pour l'*Amateur Historian*, 1955 (voir Raistrick, Arthur) se résume ainsi: «... as recording, preserving in selected cases and interpreting the site and structures of early industrial activity, particularly the monuments of the Industrial Revolution».



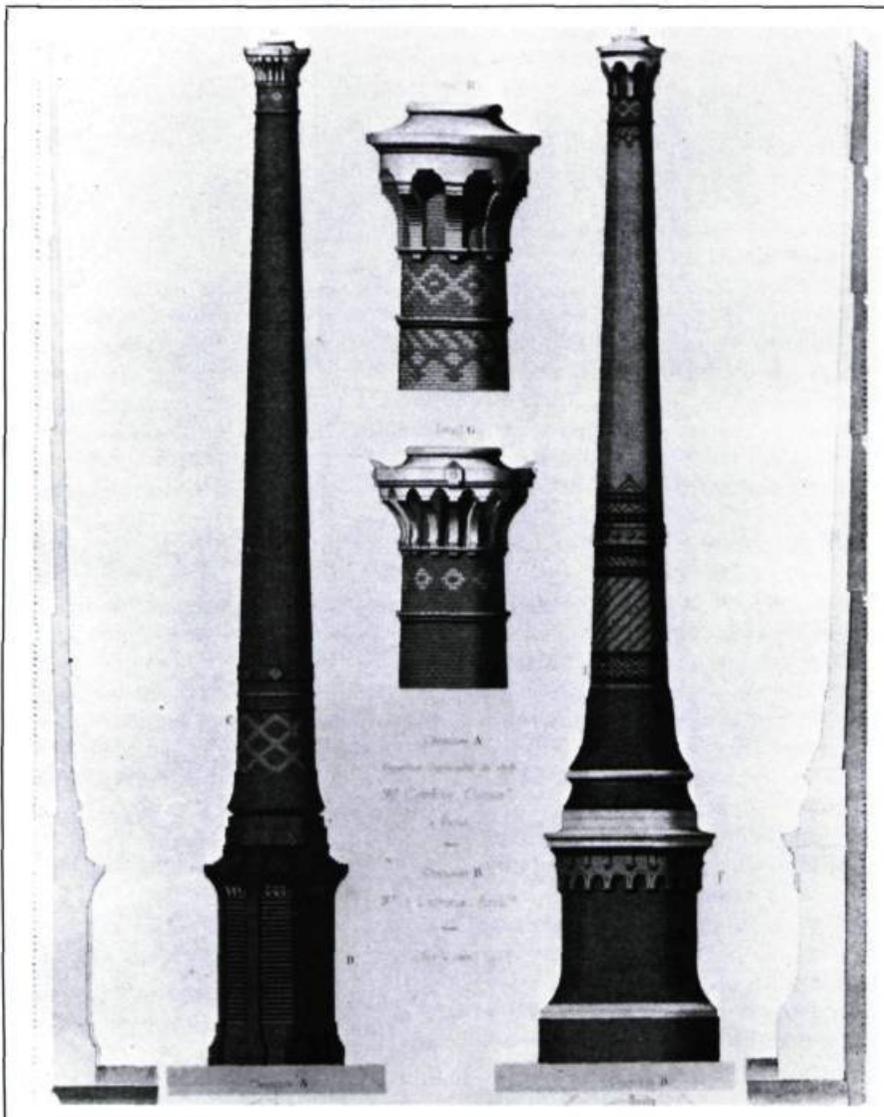
En Belgique, la cité, les ateliers et bureaux des charbonnages du Grand-Hornu, complexe industriel urbain, ont été construits par Degorge d'après les plans de l'architecte Bruno Renard entre 1820 et 1836. Organisée autour d'une cour ellipsoïdale, cette «arène» circonscrite par une double série d'arcades régulières abritait l'administration et les ateliers jusqu'à la mise à sac par des ferrailleurs après la fermeture des houillères en 1955. L'ensemble du Grand-Hornu sera désormais sauvegardé et reconverti en centre d'expérimentation et d'innovation avec bureaux, salles de recherche, etc., grâce à son acquisition par l'architecte Henri Guchoz.

Elle a lancé le défi de recueillir des données et de susciter la réflexion sur l'architecture industrielle. À souligner dans le texte, l'insistance sur la notion de *site et structures* qui sous-entend l'espace industriel dans son extension urbaine d'ordre morphologique (le Grand-Hornu, les Salines Royales d'Arc-et-Senan, New Lanark); en deuxième lieu, ces deux mots accentuent la nouvelle typologie: ce sont des énoncés culturels. Mais il ne faudrait pas oublier que prolifèrent des architectures qui témoignent d'une proto-histoire industrielle. Le moulin à vent ou à eau est un des premiers bâtiments qui se transforme en machine où, par exemple, la forme en tour contient la mécanique opérationnelle de l'arbre de transmission verticale. La ferme traditionnelle est le modèle sur lequel s'appuie le maréchal-ferrant pour développer sa cour industrielle: espace commun autour duquel se trouvent des logements pour le patron et les ouvriers, ateliers, etc. D'autres artisans allaient reprendre ce canon d'«usine-ferme» pour établir une des premières formes de bâtiment industriel.

LES MODÈLES ARCHITECTURAUX

La Manufacture royale fut créée sur l'ordre de Colbert. Axée sur la production d'objets pour la classe dirigeante ou pour l'armée, elle s'abritait dans un édifice anodin d'où étaient exclues toutes activités extra-productives. Si les façades laissaient place à l'ornementation, elles n'avaient aucun rapport avec les aspects fonctionnels du bâtiment et contribuaient plutôt à déguiser l'activité de production.

Toutefois, c'est le modèle de la manufacture anglaise qui allait répondre à un programme architectural: une distribution logique d'énergie dans tout le bâtiment (hydraulique ou thermique) et un agencement respectant les besoins d'une division du travail en tâches successives. Le modèle type reste le moulin d'Arkwright de Cromford à Derbyshire, le «Old Mill», érigé en 1771. Les premières usines étaient en principe des blocs rectangulaires étroits, de 4 à 5 étages, avec des baies vitrées, dépouillées et disposées régulièrement sur toute la longueur, et dont l'espace intérieur était virtuellement dégagé. Chaque tâche identifiée par la décomposition



Exemples de cheminées présentées à l'Exposition universelle de 1878 par M. Cordier, constructeur à Paris (cheminée A) et par M.J. Lacroux, architecte (cheminée B). [Extrait de J. Lacroux, *La Brique ordinaire*, 1878 et tiré de Grenier, Lise et Wiesen-Benedetti, *Les châteaux de l'industrie*, Paris-Bruxelles, 1979.]

rationnelle du travail y était orchestrée en regard de l'unité de production qui constituait un *ensemble* architectural.

Un autre modèle venu de Cromford semble correspondre à une grande majorité d'usines en Amérique du Nord et plus particulièrement en Nouvelle-Angleterre. Il s'agit d'un corps de bâtiment rectangulaire, sobre, de 3 ou 4 étages avec de hautes fenêtres dans une section surélevée du toit, couronné au centre ou à une extrémité par un campanile (pour une description élaborée du modèle du «Lower Mill» d'Arkwright à Cromford, voir Pierson, William H., jr. **American Buildings and Their Architects. Technology and the Picturesque. The Corporate and the Early Gothic Styles.** N.Y., 1980, pp. 42-43 et suivantes). Citons les exemples des moulins Crown et Eagle à North Uxbridge (Mass.) vers 1825-1829, des communautés industrielles de la Merrimack Corporation à Lowell (Mass.) de 1882 (démolies en 1966 afin de céder la place à un projet de rénovation urbaine) et à Harrisville (New Hampshire), un hameau fondé en 1822 et composé de pittoresques usines conservées depuis le milieu du XIX^e siècle en dépit d'une faillite qui a saccagé son industrie en 1970.

L'ÈRE DU CHARBON

La typologie des filatures du XVII^e siècle change avec l'avènement de la machine à vapeur et marque la dépendance face au charbon qui vient remplacer la roue hydraulique. Ainsi, vers le milieu du XIX^e siècle, dans les manufactures implantées le long des canaux s'élèvent aussitôt les cheminées monumentales aux apparences multiples comme des obélisques dans le paysage industriel: métaphore pertinemment symbolique aujourd'hui pour certains sites tombés en ruines, ironie amère d'une commémoration des lieux morts.

Le tissage industriel nécessitait également un programme architectural adapté à ses besoins afin de permettre le bon éclairage des énormes métiers. Ainsi, les «sheds» s'étalent sur le sol et n'ont qu'un seul étage. La lumière du jour est assurée par l'implantation est-ouest du bâtiment et diffusé par le faitage asymétrique du toit à travers des vitres givrées.

Les nombreux incendies qui ont ravagé les bâtiments industriels en Angleterre ont incité les architectes à faire des recherches approfondies sur de nouvelles structures ininflammables. En 1793, à Derby, Jedediah Strutt introduit des colonnes de fonte pour soutenir les solives en bois et des voutains en brique pour supporter les planchers des six étages d'un édifice. Quatre ans plus tard, Charles Bage remplace le bois des solives par la fonte dans une usine de Shrewsbury (aujourd'hui un entrepôt de grains), première à être dotée d'une structure entièrement à l'épreuve du feu.

Si les matériaux nouveaux, fer, ciment ou béton armé, issus des expériences de la *Révolution industrielle*, peuvent épater ceux qui recherchent la modernité ou l'avant-garde, il s'avère que, par un paradoxe fantastique, les modes de construction employés pour l'architecture industrielle, vouée à la production rapide grâce à sa haute-technicité, ne sont que les témoins équivalents des autres architectures contemporaines. Certes, le moulin des Chocolats Menier fut le premier bâtiment à ossature métallique mais les travaux sur le béton armé de François Hennebique dans les années 1890 s'appliquaient autant aux villas et asiles qu'aux usines ou aux silos.

LA CONTINUITÉ FONCTIONNELLE

Ceci ne diminue en rien l'architecture industrielle mais valorise plutôt cette facette de notre patrimoine en péril. À cause des mutations dues à l'expansion et aux améliorations sur le plan technique dans plusieurs secteurs de l'industrie, il y a de plus en plus de bâtiments délabrés, voués à une mort certaine. Trop souvent écartée de la recherche sur le potentiel de la reconversion, du recyclage ou de la restauration, et lamentablement qualifiée d'*espace-maudit* au détriment de sa valeur en tant qu'oeuvre bâtie, l'architecture industrielle mérite la chance de plaider les possibilités de réhabilitation des bâtiments désaffectés ou condamnés à la démolition. L'avantage économique de leur conservation n'est pas négligeable, si l'on fait appel à des interventions qui en assureront la continuité fonctionnelle.

Les modèles stylistiques de l'architecte proviennent souvent du moyen âge ou de la Renaissance. Compte tenu des tons sous-jacents de la référence à une proposition sociale de ces «châteaux» de l'architecture industrielle, la clef de la recherche repose sur la notion du *monumental*, peu importe le répertoire stylistique des composants variés. N'est-ce pas le monumental, en dernière analyse, qui attire le plus l'attention des amateurs de toutes formations, soucieux de préserver leurs biens culturels?

BIBLIOGRAPHIE

L'archéologie industrielle, quoique d'étude relativement nouvelle, compte une bibliographie qui s'amplifie rapidement. Comme elle est beaucoup plus développée au Royaume-Uni les écrits sont pour la plupart en anglais. Voici quelques titres indispensables:

Buchanan, R.A. **Industrial Archeology in Britain.** Middlesix, Penguin Books Ltd, (1972), 1977 (3^e édition).

Hudson, Kenneth. **Industrial Archeology: a New Introduction.** London, John Baker Publishers (1963), 1973 (3^e édition).

Raistrick, Arthur. **Industrial Archeology: an Historical Survey.** Frogmore, Paladin/Granada Publishing Ltd, 1973.

Winter, John. **Industrial Architecture. A survey of Factory Building.** Londres, Studio Vista, 1970.

La bibliographie en français est très pauvre à l'exception de quelques rares ouvrages, revues ou articles consacrés au problème:

Grenier, Lise et Wieser-Benedetti, Hans. **Les châteaux de l'industrie. Lille 1830-1930.** Tome II. Paris-Bruxelles, Archives d'architecture Moderne, 1979.

Grenier, Vincent. «L'architecture industrielle: une dure réalité», in **CREE**, No. 17, sept.-oct. 1972, pp. 28-39.

MONUMENTS HISTORIQUES, No. 3, 1977. «L'architecture industrielle ou la crise du monument historique».

Il existe une bibliographie abondante en langue anglaise concernant la restauration et la conservation des bâtiments industriels. À propos de la réaffectation des usines, voir:

ARCHITECTURAL REVIEW, No 903, mai 1972, No. intitulé: «New Uses for Old Buildings».

Contacuzino, Sherlan. **New Uses for Old Buildings.** London, Architectural Press, 1975.